

Martine FERACHOU

LES VEUVES DE PLOUHA

Quand elle avait acheté un billet de tombola, à son petit voisin, au profit du Club Sportif Plouhatin, elle ne se doutait pas des conséquences stupéfiantes qu'aurait ce geste, somme toute, bien anodin. D'ailleurs, le ticket avait été enfoui, sans scrupule, dans les profondeurs du tiroir fourre-tout du vieux bahut de la cuisine. Aussitôt acheté, aussitôt oublié... Jusqu'à ce qu'un matin...

Elle essayait tranquillement son bol de déjeuner, le nez collé au carreau de la fenêtre, quand elle aperçut le rutilant fourgon à bestiaux du Père Audouin s'avancer puis s'arrêter devant sa modeste mesure. L'homme en était descendu, grimaçant et maudissant ses articulations douloureuses. Intriguée par cette visite exceptionnelle, elle avait posé son torchon à vaisselle et s'était présentée sur le pas de la porte. Mais le vieillard ne l'avait même pas saluée ! Il avait ouvert grand les deux battants arrière du véhicule, avait disparu quelques instants à l'intérieur, était ressorti, tirant derrière lui, au bout d'une grosse corde... un mouton noir ! Elle avait regardé, avec stupéfaction, l'animal sauter prestement de la fourgonnette, au risque d'entraîner l'homme qui le maintenait en laisse. Le Père Audouin, pourtant si avare de mots, pesta, jura qu'on ne l'y reprendrait plus !

- C'est à toi, cette bête ! Tu l'as gagnée à la tombola !

Faut que tu m'trouves le billet... Pour preuve... tu comprends... mais, d'toute façon, y'avait ton nom sur la souche !

Et il attacha le premier prix de la loterie au pied du tilleul de la cour ! Appolina venait de découvrir un nouveau compagnon ! Le plus beau mouton noir d'Ouessant qu'on pût imaginer.

Elle avait, dans l'urgence, réparé les anciennes ganivelles et installé la bête dans le petit pré qui jouxtait la maison. Elle lui rendait visite

deux à trois fois par jour. Chaque fois, il accourait vers elle, se collait à la barrière, et là, les yeux dans les yeux, tous les deux s'observaient et se parlaient en silence. Pour sûr, ce mouton noir n'était pas une bête ordinaire... Mais elle ne parvenait pas à déchiffrer, dans le regard de l'animal, la raison de la fascination qu'il exerçait sur elle. Que pouvait-il bien avoir de si exceptionnel ? Elle saurait bien, un jour, percer son secret ! Dans l'attente de ce moment, elle ouvrait la porte de l'enclos, entrait en contact physique avec la bête : elle s'accroupissait, caressait la tête duveteuse, juste entre les deux cornes, enfouissait ses doigts frêles dans l'épaisseur de la laine, ou encore enlaçait le cou trapu... Jamais le mouton ne protestait ou ne tentait d'échapper à l'étreinte. Bien au contraire, il en redemandait, se frottait contre une cuisse gracieuse, cherchait, à petits coups de museau, la main de la grand-mère... Souvent, elle qui ne pesait pas plus qu'un courant d'air, en perdait l'équilibre... Elle ne luttait pas... Se laissait alors glisser sur l'herbe fraîche, (« à cul plat » pensait-elle) dans la rosée du matin, entraînait la bête dans sa modeste chute... La tête du mouton dodelinait contre son ventre ou sa poitrine... Les pattes sales piétinaient le tablier de coton... Alors, elle riait... mentalement... car plus un son ne sortait de sa bouche, depuis la disparition de Pierre !

- Arrête donc, gros benêt ! Tu finiras par me faire attraper mal, un jour ! Je ne suis plus si jeune, tu sais, pour me rouler dans l'herbe, susurrerait-elle intérieurement à l'animal.

Un instant d'éternité... !

Un jour de foire à Plouha, elle avait quitté son logis, et était allée s'étourdir de bruits, de senteurs... auprès de ses concitoyens. Quelques heures volées à une trop pesante solitude ! Le besoin d'un peu de chaleur humaine, aussi ! Elle avait aperçu, dans la venelle qui menait au marché, le père Audouin, voûté sur sa canne, et pourtant si fier. Il s'était dirigé vers elle d'un bon pas, sourire aux lèvres, dans le but évident d'entamer sinon une conversation, tout du moins, un échange. Elle avait caché sa surprise d'être ainsi apostrophée, elle, qui, d'habitude, était ignorée de tous (sauf, bien entendu, des jeunes

vendeurs de tickets de tombola !). Lors de ses rares apparitions en ville, elle récoltait, au mieux, quelques saluts distants, au pire, de cinglantes moues de mépris. Que pouvait bien lui vouloir le vieil éleveur, bougon et dédaigneux, qu'elle n'avait pas revu depuis la livraison mémorable de l'animal ? Elle fut vite renseignée ! Le mouton noir qu'elle avait gagné, était né dans sa bergerie. Il venait donc aux nouvelles, de cette bête farouche, solitaire, têtue. De cet éternel bagarreur, rejeté par les siens, sans doute à cause de son caractère difficile. Une bête qui, en outre, par la noirceur de son pelage, dépareillait le troupeau. Pour cette dernière raison principalement, il l'avait offerte, en premier prix, au club de sport.

Appolina n'en croyait pas ses oreilles ! Parlait-il de l'animal qu'elle possédait désormais, et qu'elle affectionnait tant ? De ce compagnon espiègle et attachant dont la présence lui était devenue si précieuse ? Elle, privée de parole depuis si longtemps, avait écouté le récit de Mr Audouin, n'intervenant que par des hochements de tête : oui, le mouton allait bien, non, il ne présentait aucune agressivité, oui, elle était stupéfaite d'entendre parler de lui en termes aussi négatifs... Mais, l'homme s'était rapidement lassé du monologue qu'il avait lui-même initié. Il conclut, soudain agacé, que, peut-être, l'animal avait changé. Puis, il souleva brusquement son chapeau en guise d'au revoir et se perdit rapidement dans la foule.

Depuis la disparition en mer de Pierre, son époux, Appolina n'avait plus personne à chérir. Les révélations du père Audouin n'eurent donc qu'un seul effet. Elle ouvrit encore plus grand son cœur au jeune mouton noir. À vrai dire, il en occupa même tout l'espace. Ils avaient tant en commun ! Cette solitude engendrée par le rejet des autres, de ceux qui ne supportent pas la différence ! Cette fierté simple d'être ce que l'on est, envers et contre tout ! Cette nécessité de trouver un peu de bonheur même dans l'adversité ! Un matin, elle chaussa ses bottes de jardin, enfila une paire de gants de travail, se munit d'une hache un peu rouillée et se rendit au pré. Une force insoupçonnée l'habitait. Une à une, les ganivelles tombèrent...

- Tu es libre désormais, d'aller et de venir ! C'est toi qui décides ! lui dit-elle. Et il lui sembla qu'il souriait, reconnaissant.

Ils ne se quittèrent plus, dormirent sous le même toit, partagèrent les mêmes jeux, les mêmes balades. Le mouton se révélait plus docile qu'un chien. Il semblait doué de raison et anticipait les désirs de sa maîtresse : il restait près d'elle quand elle se montrait nostalgique, allait brouter l'herbe du pré pendant sa sieste... Grâce à lui, elle retrouva son entrain. Elle entreprit de redécouvrir les merveilles de la région. De la plage de Bréhec à l'Anse de Porz Moguer, de la chapelle de Kermania au grand viaduc... Ils se rendirent partout, ensemble, dans la 4L fourgonnette qu'elle conduisait encore avec dextérité. Heureuse, elle se sentait revivre et remerciait le ciel, chaque jour, de ce cadeau qui lui avait été fait. Car, pour sûr, ce mouton noir d'Ouessant n'était pas une bête comme les autres ! Ne lui manquait que la parole !

Le jour anniversaire de la disparition de Pierre la vit sortir du lit pâle et triste. Elle ne prodigua aucune caresse à son compagnon à quatre pattes qui, à son tour, devint nerveux. La matinée s'étira, silencieuse et sinistre malgré les premiers rayons de soleil d'un printemps naissant. Elle se laissa bercer longuement sur son fauteuil à bascule, absente... Elle imagina ce qu'auraient été quarante années au côté de son homme. Elle sentit les caresses qu'il lui aurait prodiguées au creux du coussin de leur couche. Elle entendit les rires de leurs enfants. Elle inventa des fêtes d'anniversaire, heureuses, celles-là, faites de bougies qu'on souffle, de ballons de baudruches qu'on gonfle, de gâteaux au chocolat... Couché à ses pieds, l'animal ne la quitta pas. Puis, alors que l'heure du déjeuner avait filé sans crier gare, elle se leva d'un bond.

- On y va ! Quarante ans, ça se marque ! Et puis, avec toi, il ne peut rien m'arriver !

Elle s'empara du bouquet de roses acheté la veille et qui trempait dans un seau, sur l'évier, enfila son imperméable du dimanche et ses bottines noires, noua sur ses cheveux gris un fichu démodé. Elle

saisit les clés de la voiture. Ils partirent...

La route... Puis les derniers mètres, à pieds... Point de chemin...
Juste un passage esquissé au travers de l'herbe humide d'embruns...
Les pas des autres, sans nul doute... Une piste qu'elle emprunta...
Lui, aurait bien brouté, évidemment, les jeunes pousses printanières !
Mais il n'en fit rien, la suivit docilement, presque à toucher ses talons
de bottes, le long de la dune, jusqu'à la Croix des Amoureux.

À distance, une masse flottante de costumes sombres, surmontée de
coiffes blanches, évoquait un voilier chahuté par les flots. « Elles
sont là », pensa-t-elle, haletante, la gorge serrée, le ventre noué.

Elles étaient là, en effet, toutes les cinq, face à la mer, dos à la croix
qu'elles avaient fleurie de bouquets bariolés ! Serrées épaule contre
épaule, agrippées les unes aux autres, voûtées par le même âge
avancé, unies par une même douleur, solidaires d'un même souvenir
tragique... Elles étaient bien là, comme tous les ans, au jour et à
l'heure où la Marie-Jeanne avait sombré, emportant avec elle, vers
les fonds marins, un mari ou un fiancé.

Appolina et son compagnon s'étaient approchés en grand silence. Ils
s'arrêtèrent à cinq ou six pas du groupe des femmes. Sans doute
eurent-elles l'intuition d'une présence car elles se retournèrent d'un
accord parfait.

- Que viens-tu faire ici ? gronda la Marie Férec.

- Vous le savez bien ce que je viens faire... Comme vous... Je viens
fleurer la Croix des Amoureux, pardi, pour ce funeste anniversaire...

- Va-t'en!

- Non ! Vous ne m'empêchez plus d'honorer mon homme... Lui
aussi est mort noyé, ce jour-là... J'ai éprouvé autant de chagrin que
vous. J'ai versé autant de larmes... J'en verse encore... Moi aussi, je
suis veuve de pêcheur... Je suis des vôtres !

- Des nôtres ? Mais quel toupet !

- Elle doute de rien, celle-là ! ricana la Gwenn.

- Écoute bien, Appolina, jamais tu ne seras des nôtres ! Ton Pierre, il
aurait jamais dû te ramener ici ! Il aurait dû t'y laisser, dans ton île si

lointaine... si... exotique ! J'étais sa promise ! Il m'a trahie et, du coup, il a trahi tout le village...

- Être des nôtres ? Mais regarde-toi ! Tu es noire, noire... comme... ce mouton que tu balades partout !

- Et encore, lui, il est d'chez nous ! Il est d'Ouessant !

La bête, menaçante, fit deux pas en avant, cornes baissées... Les veuves reculèrent devant cet animal étrange, presque irréel !

Alors, une voix s'éleva... grave et sereine... « Pierre... c'est la voix de Pierre... ! » trembla la vieille dame !

- Qui parle... Qui parle... ? s'épouvantèrent les autres !

Le mouton noir d'Ouessant avait prononcé sa sentence :

- Reste toi-même, Appolina, et honte à vous autres, femmes, car mieux vaut être un mouton noir, qu'une brebis galeuse !